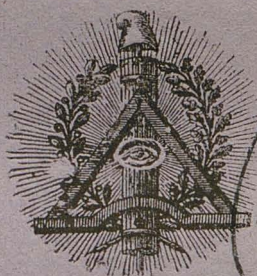


Cote 586

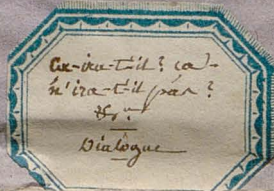
THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

ÇA IRA-T-IL? ÇA N'IRA-T-IL PAS?

OH! ÇA IRA!..... HOM.....

OU

LE BON-HOMME

ET

LE BON CITOYEN.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.

A V I S

DE L'ÉDITEUR.

J'ÉTOIS un soir seul chez Beauvillers, au Palais-royal, soupant peu & réfléchissant beaucoup, attendu que ce qui se passe donne plus à penser qu'à manger : tout-à-coup ma rêverie fut interrompue par une conversation entre deux hommes que je ne connois point, & qui soupoient dans un cabinet dont le mien n'étoit séparé que par une mince cloison. Il auroit été difficile de ne pas juger, en les écoutant, que l'un des deux étoit un fort bon homme, & l'autre un excellent citoyen. J'aimois à voir comme leur caractère se peignoit dans leurs discours & jusques dans leur manière de parler, & comme la douceur & la gaîté du son de voix du premier ne cessoit de contraster avec le ton mâle & toujours dominant du second ; en sorte qu'un meilleur musicien que moi auroit pu

noter tout le dialogue avec des bémols pour le bon-homme , & des dieses pour le bon citoyen. Malgré ces différences , j'ai vu qu'ils étoient freres ; & cette qualité qu'ils n'ont cessé de se donner , même au plus fort de la dispute , m'a fort édifié , sur-tout dans un tems où des opinions tranchantes ont porté de si cruelles atteintes aux plus doux liens du sang & de l'amitié. J'en ai tiré un bon augure pour tous ceux qui pourroient ressembler de près ou de loin à mes deux inconnus ; car, si je ne me trompe , tôt ou tard le bon-homme deviendra bon citoyen , & je ne désespere pas même que le bon citoyen ne redevienne bon-homme.

LE BON-HOMME

ET

LE BON CITOYEN.

LE BON-HOMME. Eh bien, commencez-vous à croire que ça ira ?

LE BON CITOYEN. Ah ! ça ira, ça ira, je vous en réponds.

LE B. H. Eh ! sur quoi vous fondez-vous pour cela ?

LE B. C. Sur ce que la force augmente & que la résistance diminue tous les jours.

LE B. H. Quelle force & quelle résistance ?

LE B. C. La force de la raison & la résistance de l'intérêt.

LE B. H. Oh ! que l'on seroit heureux, si l'on gaignoit du côté de la raison tout ce que l'on perd du côté de l'intérêt !

LE B. C. Il faudra par-dieu bien que l'intérêt se mette à la raison.

LE B. H. Il n'y a que l'intérêt qui divise les hommes.

LE B. C. Oui, l'intérêt est une hydre contre laquelle il faut le fer & le feu.

LE B. H. En effet, il ne nous manque à tous que d'être unis pour être heureux : mais, dites-moi, commence-t-on à s'appercevoir d'un véritable rapprochement ?

LE B. C. Il n'est pas encore bien sensible, & ce n'est pas le moment ; il faut la crise avant la guérison.

LE B. H. Effectivement, depuis mon arrivée je suis à voir un visage riant. La réflexion est peinte sur toutes les physionomies. Chacun lit, ou bien dispute. On ne parle que pour se plaindre, ou pour s'accuser. Les freres, les amis, les maris, les femmes, les peres, les enfans ont l'air de se cacher les uns des autres. Je le passerois aux maris & aux femmes ; mais des freres ! mais des amis !

LE B. C. Mon frere, prenez garde, voilà un langage & des vertus qui ne sont plus de saison. Il est bien question de parens ou d'amis, quand il s'agit de liberté ! Malheur à celui qui n'oublieroit toutes ses anciennes affections pour un si haut intérêt ! malheur à celui qui ne sacrifieroit pas ce qu'il a de plus cher à la cause commune, & qui n'égorgeroit point, s'il le falloit, son pere, sa mere, son frere, sa sœur, sa femme & ses enfans sur l'autel de la patrie ! Voilà la vraie vertu, voilà la vraie religion.

LE B. H. Quelle vertu ! quelle religion , mon frere ! & sur-tout quel holocauste ! les sacrifices d'Agamemnon & de Jephté sont des jeux d'enfant en comparaison. Mais savez-vous bien que vous blasphêmez la patrie , en faisant d'elle une idole sanguinaire ; savez-vous sur-tout que c'est elle que vous sacrifiez , en lui sacrifiant de telles victimes. Qu'est-ce que la patrie ? c'est la terre où vous êtes né ; c'est le toit paternel ; c'est votre famille ; ce sont vos amis ; c'est tout ce qui leur tient , tout ce qui les entoure , tout ce qui est cher aux personnes que vous aimez. Si tous ces gens-là n'y étoient pas , dites-moi , quel charme trouveriez-vous à la patrie ?

LE B. C. Quel charme ! quel charme ! pauvre campagnard ! comme si la patrie n'étoit pas ma plus proche parente ! comme si ses ennemis , & même ceux qui sont indifférens pour elle , n'étoient point mes ennemis capitaux ! Allez , vous êtes bien loin de sentir tout ce que renferme le doux nom de patrie , si vous n'êtes pas prêt à lui tout immoler.

LE B. H. Eh bien , mon frere , je conviens que mon ame vulgaire ne s'élève point à la même perfection que la vôtre , & que je n'en suis encore avec ma patrie qu'à la disposition de la servir toute ma vie , & de mourir , s'il le faut , pour elle ; mais je ne compte égorger en son honneur ,

ni ma femme , ni mes enfans , ni même vous , mon très-cher frere , malgré vos touchantes dispositions à mon égard.

LE B. C. Comment , si vous me connoissiez des sentimens contraires à la révolution , vous ne me dénonceriez pas ?

LE B. H. Non , en vérité ; j'essaierois de vous ramener dans la bonne voie ; & si je ne le pouvois pas , je tâcherois de cacher vos sortises.

LE B. C. Allez , vous êtes indigne d'être mon frere. Quoi , si vous saviez un de vos amis dans de faux principes.

LE B. H. J'attendrois tout de sa raison & du tems.

LE B. C. Et si quelqu'un vous étoit suspect.

LE B. H. Je craindrois de me tromper.

LE B. C. Où en serions-nous , grand Dieu , si tout le monde vous ressembloit ! Heureusement que nous avons des citoyens un peu plus zélés que vous , & qui veulent bien se charger de l'examen de conscience de la nation.

LE B. H. La confession sera longue.

LE B. C. Que trop.

LE B. H. Et la pénitence sévère.

LE B. C. Pas assez.

LE B. H. Mais enfin , quand viendra l'absolution ?

LE B. C. Jamais : les ennemis de la nation n'en méritent point.

LE B. H. Et cet état vous plaît ?

LE B. C. Oui, sans doute, parce que c'est un passage vers un meilleur.

LE B. H. Et ne pourroit-on pas y arriver par un chemin plus doux ?

LE B. C. Peut-être ; mais ce seroit le plus long.

LE B. H. Prenez le toujours, car c'est le plus sûr.

LE B. C. Vous croyez cela, vous autres, en province.

LE B. H. Oui, je le crois ; mais je conviens que je ne suis pas fort au courant. Vous savez comme je vis dans ma solitude, occupé de mon ménage, de mon labourage, de mes bâtimens, de l'éducation de mes enfans, des soins qu'exige l'état de notre pauvre pere. Appelé, tantôt pour accorder un différend, tantôt pour remettre des têtes exaltées, tantôt pour secourir de pauvres malheureux qui se trouvent sans travail & sans pain, tantôt pour prévenir les cabales & les brigues des mécontents, je n'ai pu prendre sur les affaires présentes que les premières notions qui peuvent être à l'usage des bonnes gens avec lesquelles je vis. Mais je pensois que tôt ou tard nous nous verrions, & que vous m'expliqueriez tout ce que je n'entends point. Or, ce que j'entends le moins, je vous l'ai déjà dit

hier , c'est le comité des recherches ; tâchez donc de m'en donner une idée.

LE B. C. C'est un choix d'excellens citoyens , tous d'une vertu & sur-tout d'une sévérité bien reconnues , à qui leurs concitoyens ont confié les secrets intérêts de la révolution , qu'ils ont chargés de veiller sur la liberté naissante , & d'écraser les serpens qui se glissent vers son berceau.

LE B. H. Voilà un style bien figuré , mon cher frere ; traduisez-moi cela en langage bourgeois.

LE B. C. Sachez donc que le comité des recherches a été imaginé pour découvrir , pour observer & pour combattre les ennemis de la révolution.

LE B. H. Est-ce que la révolution a beaucoup d'ennemis ?

LE B. C. Oh ! beaucoup , parce qu'il y a beaucoup de mécontents.

LE B. H. Et pourquoi cela ?

LE B. C. Pourquoi tous les hommes préfèrent-ils leurs sots petits intérêts au grand intérêt général ?

LE B. H. Hélas ! c'est qu'ils sont des hommes ; mais d'où vient aussi que l'intérêt général n'a point capitulé avec les intérêts particuliers ?

LE B. C. Comment , morbleu , capituler ! mon frere , y pensez-vous ?

LE B. H. Ma foi , mon frere , j'aime mieux les capitulations que les assauts. Enfin , quels sont-

ils donc , ces mécontents , sur lesquels il faut porter des regards si attentifs ? Je vous demanderai , comme Athalie au petit Joas , à qui vous ressemblez si bien , *ces méchans , qui sont-ils ?*

LE B. C. Ce sont les ministres , ce sont les prêtres , ce sont les nobles , ce sont les gens de loi , ce sont les gens d'affaires , ce sont les financiers , ce sont les commerçans , ce sont les manufacturiers , ce sont les propriétaires , ce sont les ouvriers : vous conviendrez qu'en voilà beaucoup.

LE B. H. En voilà tant , que je ne fais pas ce qui reste ; mais pourquoi donc y a-t-il tant de gens mécontents du bonheur commun ?

LE B. C. Si vous y pensez , vous verrez que cela ne pouvoit pas être autrement. Tout le monde a perdu quelque chose & veut le retrouver. Les ministres recourent après leur pouvoir ; imaginez que le clergé pense encore à ses bénéfices ; les ci-devant nobles sont toujours enrichés de leur ci-devant noblesse , & regrettent l'encensoir , comme des fumeurs à qui on a cassé leur pipe ; les gens de loi aiment mieux leurs charges que leur métier ; les gens d'affaires pleurent de n'avoir plus personne à ruiner ; les gens de finance ne trouvent pas bon qu'on ait les yeux sur leurs mains. D'un autre côté , les manufacturiers vous disent tristement que depuis qu'il n'y a plus de

luxes ils n'ont plus de débit ; les commerçans sont aussi bêtes qu'eux ils croient tout perdu dès qu'il n'y a plus de commerce. Ils ne voyent pas que c'est l'affaire de vingt ans tout au plus. Enfin les propriétaires voudroient être plus tranquilles & les ouvriers voudroient l'être moins. Vous croyez bien , qu'en pareilles circonstances , on ne sauroit prendre trop de précautions , & c'est en quoi nous excellons.

LE B. H. Il me semble , à moi , que j'en aurois pris une bien sûre , c'auroit été de chercher ce qui pouvoit convenir à tout le monde , & j'aurois pensé qu'alors , tout le monde lié d'intérêt avec tout le monde , auroit travaillé pour tout le monde.

LE B. C. J'aime à vous voir rapprocher des vrais principes. Sachez donc , mon frere , que c'est ce que nous avons fait.

LE B. H. Et quel est donc ce sentiment commun dont , grace à vos soins , tous les citoyens sont animés ? est-ce une affection mutuelle , une douce compassion de tous les maux particuliers inévitablement attachés à une subite amélioration ? est-ce une bienveillance réciproque entre tous pour avoir tous plus ou moins contribué au bonheur général ? est-ce enfin cette fraternité civique dont vous savez par mes lettres que je me fais une idée si ravissante , & que je regarde comme

le ciment de la constitution ? est-ce tout cela ,
mon frere , ou quelque chose d'approchant ?

LE B. C. Rien de tout cela , mon frere , ni
rien d'approchant.

LE B. H. Mais , qu'est-ce donc , mon frere ?

LE B. C. La haine , mon très-cher frere.

LE B. H. La haine ! mon très-cher frere.

LE B. C. Oui , mon très-cher frere , la haine ;
voilà le vrai mobile , voilà le grand ressort , le
seul qui ne trompera jamais ceux qui sauront
bien le manier. Vous parlez de vertu ; mais la
vertu n'est qu'une chimere , il faut des réalités.
croyez-vous , en bonne foi , qu'il y ait beaucoup
d'hommes disposés à se sacrifier eux-mêmes !

LE B. H. Je fais bien qu'un entier dévouement
est bien rare ; mais enfin

LE B. C. Il y a un sentiment plus général , mon
cher frere , c'est la disposition à sacrifier les autres ;
& pourvu que les intérêts personnels soient sacri-
fiés , c'est tout ce qu'il faut à l'intérêt public. Je
dirois donc à des politiques : ne voyez-vous pas
qu'il regne entre tous les états , entre toutes les
classes , toutes les conditions , tous les âges , tous
les rassemblemens , toutes les familles , tous les
individus , une rivalité apparente ou cachée , &
par conséquent un germe d'aversion & de guerre ,
toujours subsistant , que vous pouvez développer
à votre gré : profitez-en donc habilement , ajou-

teroïis-je ; fervez-vous de tous les moyens que le ciel vous a donnés. . . .

LE B. H. Mon frere, je demande à poser ici un petit amendement.

LE B. C. Et quel amendement, mon frere ?

LE B. H. Au lieu du ciel, mettez l'enfer.

LE B. C. Eh bien, le ciel ou l'enfer, qu'importe ; c'est bien la peine de m'interrompre : fervez-vous-en, leur dirois-je, pour opposer toutes les parties de la société les unes aux autres, pour leur prouver une grande vérité : c'est que chacun cherche à se soutenir aux dépens d'autrui. Vous verrez bientôt que de toutes parts on se craindra, on s'observera, on s'épiera, on s'accusera, & que l'on se fera réciproquement tout le mal que l'on pourra. . . .

LE B. H. Eh bien, dans tout cela, je ne vois encore que des malheureux.

LE B. C. Attendez ; bientôt chacun de ces malheureux croira se consoler en se vengeant. Or, quand une fois on en est là, tout le tort qu'on fait est regardé comme profit, & l'on finit par oublier ses propres intérêts pour nuire à ceux des autres.

LE B. H. Eh bien, mon cher & digne Satan, qu'en résultera-t-il ?

LE B. C. C'est un grand pas vers la fin que nous nous proposons.

LE B. H. Oui, vers la fin du monde.

LE B. C. Un grand pas, vous dis-je, car tous ces intérêts-là sont des intérêts particuliers, & vous les reconnoissez vous-même pour autant d'ennemis de l'intérêt général. Essayons donc de les ruiner tous, les uns par les autres, & de leurs ruines, pour me servir des expressions consacrées, nous verrons s'élever le majestueux édifice de la prospérité publique.

LE B. H. Oh ! le bel édifice, mon frere ! mais tâchez au moins qu'il reste quelqu'un pour l'habiter.

LE B. C. Il s'en présentera.

LE B. H. Non, je ne crois pas que le Pandemonium ait jamais conçu une politique plus profonde & plus raffinée.

LE B. C. Je pourrois y ajouter des développemens, mais je ne fais pas trop si vous les entendriez.

LE B. H. J'endoute ; & ce que j'entends me suffit : cependant je persiste encore à croire que le bien général doit plutôt sortir de la réunion que du choc des intérêts particuliers.

LE B. C. Eh bien, cela ne revient-il pas au même ; & de quelque maniere que vous l'entendiez, peut-il y avoir une réunion sans un choc préalable ? Nous en sommes au choc ; la réunion ne tardera pas.

LE B. H. Dieu le veuille.

LE B. C. Je crois donc vous avoir assez bien prouvé que la haine est le plus sûr instrument ; l'argent, le plus puissant, & pour tout dire en un mot, la première divinité politique de ce bas-monde.

LE B. H. Oh, je n'en doute plus. Je voudrais seulement revenir à l'objet dont nous nous sommes écartés.

LE B. C. A quel objet ?

LE B. H. A ce comité des recherches, que je regarde à présent comme le sanctuaire où réside cette grande divinité pour laquelle vous montrez une si belle dévotion, & où de si dignes ministres lui rendent un culte qui doit lui être si agréable.

LE B. C. Que puis-je vous dire sur le comité des recherches qui vous instruit, aussi bien que le rapport que je vous ai donné à lire avant-hier sur M. Bonne Savardin ?

LE B. H. Je vous avouerai que je ne l'ai pas trouvé fort amusant.

LE B. C. Vous verrez que ces messieurs sont faits pour vous amuser ; mais avez-vous suivi la marche de l'ouvrage ? avez-vous vu comme l'obscurité se change en lueur ; la lueur en clarté ; la clarté en lumière ; la . . .

LE B. H. Qui, il faut convenir que c'est véritablement l'œuvre de la création.

LE B. C. Cela est vrai ; on croiroit d'abord que

que ce n'est rien ; on voit bientôt que c'est quelque chose.

LE B. H. Ou bien on croiroit d'abord que c'est quelque chose, & l'on voit bientôt que ce n'est rien.

LE B. C. Cela commence si doucement, si doucement, & puis cela marche avec tant de prudence, & *piano*, & *piano*, & *poi resforando*. . .

LE B. H. Oui, sauf respect, comme dit Basile, de la calomnie.

LE B. C. Mais avez-vous remarqué comme on vous tourne un homme, comme on vous le retourne, comme on vous le gagne, comme on vous l'amène à ses fins, comme on vous lui fait dire tout ce qu'on est bien aise d'entendre ?

LE B. H. Effectivement on voit du zèle, on voit de l'adresse, on voit que ces messieurs prennent un vrai plaisir à ce qu'ils font. Aussi malheur à l'accusé ! il est là comme une souris entre cinq ou six chats.

LE B. C. Ma foi, vous avez raison ; ils ont l'air de jouer avec lui, mais ils vous le tiennent en respect.

LE B. H. Mon frere, avez-vous lu Emeric, Paramo, Salazard, Mendose, Fernandez & tous les grands auteurs qui ont si bien écrit sur le saint office ; j'y retrouve tous leurs documens. Il faut pourtant convenir que notre inquisition

patriotique ne fera jamais qu'une petite-fille en comparaison de l'autre, tant qu'elle n'aura point obtenu le rétablissement de la question. Croyez-vous qu'on y travaille ?

LE B. C. Fi donc !

LE B. H. Il me semble du moins qu'on y supplée, & qu'à la place des tourmens on met l'ennui qui à la longue les vaut bien ; mais je voudrois que cette punition-là ne tombât que sur des coupables bien reconnus, & qu'on épargnât de pauvres lecteurs innocens.

LE B. C. Enfin, dites-moi, croyez-vous que M. Bonne Savardin, M. Maillebois, M. de Saint-Priest, soient actuellement bien tranquilles ?

LE B. H. Je les en défie. Au reste, les deux premiers ne me touchent gueres ; ils s'en tireront ou ils y resteront, peu m'importe. A juger l'un par son âge, & l'autre par ses discours, il est bien difficile de trouver entre eux, soit un agent, soit un outil de révolution ou de contre-révolution. Je n'ai pris intérêt, dans tout cela, qu'à M. de Saint-Priest, que je connois bien peu, mais qu'on estime fort dans notre province.

LE B. C. Convenez que c'est une horreur.

LE B. H. Oh oui, une véritable horreur qu'on lui fait.

LE B. C. Voilà cependant où nous en sommes. Comment se peut-il que des ministres, qui sont

nos enfans gâtés, oublient tous les devoirs que leur qualité de citoyen, & la confiance de leur maître, leur impose ; & qu'ils osent tramer à chaque instant de nouveaux complots pour tenir la nation dans des alarmes continuelles ?

LE B. H. Et des alarmes plus terribles pour eux que pour personne. Mais ne nous mépren-drions-nous pas sur leur compte de l'actif au pas-sif ? & ne seroient-ils pas beaucoup plus alarmés qu'alarmans ? car enfin quel objet supposez-vous à ces malheureux ministres ?

LE B. C. Je vous l'ai dit, celui de regagner leur ancien pouvoir.

LE B. H. Je serois tenté de le supposer aussi ; & je cherche d'abord si leur premier moyen, pour aller à leur but, ne seroit pas de conserver *primo* leur tête & ensuite leur place.

LE B. C. Cela va sans dire.

LE B. H. A présent, mon frere, je vous de-mande ce qui arriveroit à un ministre convaincu d'avoir réellement travaillé à une contre-révo-lution ?

LE B. C. M. le ministre seroit conduit en pompe à la Grève & pendu.

LE B. H. Vous conviendrez que ce ne seroit là ni son chemin ni son compte.

LE B. C. Oh ! pendu sans miséricorde.

LE B. H. Oh ! je le vois bien.

LE B. C. Et à une potence de quarante pieds de haut.

LE B. H. Assurément , pour un ambitieux , c'est une belle élévation.

LE B. C. Qu'ils y prennent garde tous tant qu'ils sont ; ils y arriveront plutôt qu'ils ne voudront.

LE B. H. Et peut-être même qu'ils ne mériteront. Mais croyez qu'ils en ont plus peur que vous & moi : ainsi , leur amour pour leur peau vous répond de leurs actions publiques ; & leur amour pour leur place vous répond du reste.

LE B. C. Bon imbécille , vous prenez nos ministres pour de petites colombes ; apprenez , apprenez que ce sont des vautours.

LE B. H. Ma foi , je ne vois pas trop à quoi leurs griffes peuvent leur servir.

LE B. C. A se raccrocher , mon ami , à se raccrocher ; mais , Dieu merci , nous les accrocherons auparavant.

LE B. H. Ma foi , j'ai dans la tête que si un ministre ou tout autre , vouloit effectivement regagner ce que les ministres ont perdu , ils s'y prendroient d'une autre manière.

LE B. C. Eh bien , qu'est-ce qu'ils feroient , monsieur le grand politique ? sur-tout gare qu'il

n'y en ait ici quelqu'un qui ne vous écoute, car il profiteroit de vos leçons.

LE B. H. Ils étudioient, ils flatteroient l'opinion régnante; ils iroient au-devant des caprices & même des fureurs populaires; ils partageroient en apparence, ils exciteroient en secret ces inquiétudes, ces terreurs, ces soupçons, ces haines, qui ont si tristement remplacé la sécurité & la gaieté de nos bons gaulois d'il y a deux ou trois ans. Ils dénonceroient à tort & à travers tantôt les personnes, tantôt les choses. Ils serviroient toutes les passions publiques dans l'espoir de devenir les factorum de la révolution; mais tant d'empressement me feroit peur: je dirois voilà des hommes qui veulent étouffer ce qu'ils embrassent, & qui ne poussent à la roue que pour culbuter la voiture.

LE B. C. Ce que vous dites-là seroit assez vrai chez un peuple moins éclairé que le nôtre. Mais nous avons des yeux; & quand ils seroient fermés, notre comité des recherches ne tarderoit pas à nous les ouvrir, comme il a fait dernièrement sur votre bon M. de Saint-Priest.

LE B. H. Vous le croyez donc bien coupable?

LE B. C. Oui, par-dieu.

LE B. H. Et bien bête.

LE B. C. Non, par-dieu.

LE B. H. Mais par-dieu, arrangez-vous,

mon frere ; car il faut ici qu'il soit l'un & l'autre ,
ou bien qu'il ne soit ni l'un , ni l'autre.

LE B. C. Ma foi ! qu'il soit bête si vous
voulez , pourvu qu'il soit coupable , & que nous
pendions un ministre.

LE B. H. C'est donc-là tout ce qu'il vous faut.
Eh bien ! voyons.

LE B. C. Ça fera bientôt vu ; ah , M. le Gui-
gnard.

LE B. H. Eh bien ! le Guignard , qu'est-ce
qu'il est ?

LE B. C. Il est farci ; il est farci comme je
ne le suis pas.

LE B. H. En êtes-vous bien sûr ?

LE B. C. Comment , si j'en suis sûr !

LE B. H. Pour moi , j'en doute encore.

LE B. C. Mais c'est que vous n'y entendez
rien. Regardez donc dans le paquet de M. Bonne-
Savardin. Relisez ses lettres , pesez ses réponses ,
méditez , méditez son livre de raison.

LE B. H. Comme si un livre de raison étoit
un livre d'évangile !

LE B. C. Méditez-le , vous dis-je , & vous
verrez en trait de lumière qu'il a payé un fiacre
pour aller chez le M. de Saint-Priest ; & quand
cela ? le jour , le jour même où il a eu une
conversation avec son ami Farcy. Comparez ,

combinez, calculez... l'homme, le jour, le lieu, le nom, ^{le} du fiacre, la conversation. Hem, ça n'est-il pas clair?

LE B. H. Ce pauvre M. de Saint-Priest me fait de la peine.

LE B. C. C'est un effet de votre bonté ; & pourquoi cela, s'il vous plaît ?

LE B. H. C'est qu'il ressemble à un honnête homme.

LE B. C. On se ressemble sans être frere.

LE B. H. Comme on est frere sans se ressembler. Mais laissons cela. Je voudrais seulement qu'il fut bien démontré que Farcy est le même que M. de Saint-Priest.

LE B. C. Moi, je vous dis que cela est démontré, puisque M. Bonne-Savardin, interrogé à plusieurs reprises, au sujet de Farcy, n'a jamais dit qui c'étoit, & que M. G. de Coulon, comme par inspiration, a toujours dit que c'étoit M. de Saint-Priest. Or, je crois que M. Garran est un peu plus croyable que M. Bonne-Savardin.

LE B. H. Ah ! mon frere , vous me soulagez.

LE B. C. Et comment donc, mon frere?

LE B. H. C'est que si cela n'étoit pas , M. de St. Priest , tout honnête homme que je le crois , seroit toujours suspect en sa qualité de ministre ; au lieu que s'il est vraiment le personnage en

question , je le trouve absolument lavé , & , qui plus est , lavé par M. G. de Coulon.

LE B. C. Ce n'est cependant pas ce que pense M. G. de Coulon.

LE B. H. C'est-à-dire , mon frere , que ce n'est pas ce qu'il en dit , mais c'est sûrement ce qu'il pense ; n'allez pas confondre ses interprétations avec sa pensée. Ce sont des jeux d'esprit où il se plaît à faire paroître & disparaître la vérité , comme un excellent joueur de gobelet qui escamote une piece d'or , mais qui ne la vole point.

LE B. C. Toutes ces plaisanteries - là sur un personnage aussi respectable , sont assez déplacées ; parlons plutôt de votre digne ami , parlons d'un homme d'état qui aime à s'entretenir de contre-révolution ; & avec qui , s'il vous plaît ? avec un émissaire de Turin , avec l'affidé d'un expatrié , avec le porteur d'un plan d'opération , de marche , d'irruption , d'invasion de troupes étrangères. Voyons ce digne ministre s'occuper sérieusement des chefs désignés pour la bienheureuse croisade ; écoutons-le s'excuser de proposer le premier général dont on lui parle , sans trop en apporter de raison , disant seulement qu'il n'est pas en mesure ; écoutons la critique raisonnée qu'il fait du second général.

LE B. H. Quel mal y a-t-il donc à cela , pourvu qu'il n'en propose pas un troisième ?

LE B. C. Quel mal ! quel mal ! comme si , en pareil cas , ~~ce~~ n'étoit pas une chose affreuse de tout écouter , de répondre à tout , de mordre à tout. Tenez, vous êtes un bon diable ; mais pensez à la conduite de M. de Saint-Priest , & vous m'en direz votre avis.

LE B. H. Mon avis, c'est qu'il a fait son devoir de ministre, de citoyen & d'honnête homme.

LE B. C. De ministre , de citoyen & d'honnête homme ! En vérité , quand vous auriez trois têtes , mon cher frere , au lieu de n'en avoir pas une , je les croirois tournées toutes les trois.

LE B. H. Vous perdez vos injures ; parlons raison. Dites-moi si vous avez connoissance de quelque autre dépêche de Turin où l'on trouve le nom de Saint-Priest , de Guignard , ou de Farcy.

LE B. C. Non , que je sache ; mais on en cherche.

LE B. H. Mais enfin on n'en a pas trouvé.

LE B. C. Oh ! il ne faut pas désespérer ; à force de chercher , on trouve.

LE B. H. En attendant que vos espérances soient remplies , M. de Saint-Priest reste pour nous étranger à toute l'intrigue , s'il y en a , & c'est M. de Bonne qui vient à lui.

LE B. C. A la bonne heure. A propos , savez-

vous qu'il est repris ce M. de Bonne. Bonne capture ; c'est comme si nous avions trouvé une lanterne à minuit.

LE B. H. Je savois la nouvelle par quelqu'un qui la tenoit de madame de Saint-Priest , & qui disoit qu'elle plaignoit l'infortuné prisonnier , mais qu'elle en étoit charmée pour son mari.

LE B. C. Comme voilà bien la fausseté des femmes !

LE B. H. Est-ce que pour le bien de l'état , vous voudriez-vous débarrasser des femmes comme des ministres ?

LE B. C. Vous évitez d'entrer en preuve sur la belle conduite de M. de Saint-Priest qui a si bien rempli , disiez-vous , son triple devoir de ministre , de citoyen & d'honnête homme.

LE B. H. Je le répète. Qu'avoit-il de mieux à faire , que d'aller à la source de tout ce qui pouvoit se projeter , ou s'exécuter contre la révolution , pour en avertir au besoin le roi qui s'en est déclaré le chef , & pour prendre , sans bruit , toutes les mesures que sa sagesse lui auroit suggérées ?

LE B. C. Voilà pour le ministre ; voyons à présent pour le citoyen.

LE B. H. Est-ce donc agir en mauvais citoyen , que de dégoûter tous les anti-révolutionnaires par

des observations aussi simples que judicieuses ? Il ne leur dit pas que ce sont des scélérats, ils le savent bien ; mais il leur dit une chose qui les touche un peu plus, c'est qu'ils sont des fots, c'est qu'ils n'auront point de troupes, c'est qu'ils n'auront point d'argent, c'est qu'ils n'auront point de généraux. Pensez-y bien, mon cher frere ; détourner & dissuader les ennemis de la patrie, est peut-être aussi bien fait que de les tuer, sur-tout lorsqu'ils ne sont pas encore en campagne.

LE B. C. Venons au troisieme point ; car vous m'avez aussi promis de me prouver que le Saint-Priest s'est conduit en honnête homme, & c'est-là que je vous attends ; un honnête homme qui écoute un mauvais sujet, qui converse avec un conspirateur, & qui ne le dénonce pas, car vous conviendrez au moins qu'il ne devoit pas l'entendre, ou qu'il devoit le livrer à la vengeance publique.

LE B. H. C'est-à-dire, qu'il falloit repousser la confiance ou la trahir, être un brutal ou un coquin. Au lieu de cela, n'aimeriez-vous pas mieux tout connoître, tout entendre, tout discuter, pour vous bien convaincre, & pour bien convaincre celui qui vous parleroit de l'absurdité des projets qu'il pourroit vous proposer. Quels sont donc ces projets ? Il ne s'agit pas moins que d'environ 100 mille hommes, partagés en trois ou quatre armées, & de deux cents ou trois

cents lieues de marche , par des passages difficiles en pays ennemis. Il ne s'agit pas moins que de les mener d'abord contre deux cents mille soldats, braves comme des François, citoyens jusqu'à l'enthousiasme; ensuite contre deux millions, & bientôt contre dix millions de citoyens armés pour la liberté & par la liberté. Et où sont les fonds de la campagne ? où est le nerf de cette guerre gigantesque ? C'est, dit-on, un petit chiffon de papier, portant une obligation de sept millions, sur laquelle on espere toucher quelques écus de quelques usuriers ! Vous conviendrez que quand on a pris tous ces renseignemens-là, il ne reste plus qu'une chose à faire.

LE B. C. Eh quoi ?

LE B. H. Dormir & laisser dormir.

LE B. C. Dormir & laisser dormir ! Non, le sang me bout dans les veines. Eh quoi ! quand l'ennemi est à nos portes, quand des armées innombrables s'ébranlent de toutes parts pour franchir les Pyrénées, les Alpes, le Jura, les Vosges, le Rhin, la Meuse, l'Escaut, l'Océan, la Méditerranée ; quand des flottes, plus formidables cent fois que la flotte invincible, attaquent nos colonies & bloquent nos ports ; quand l'Angleterre & l'Espagne ; quand la Prusse & l'Autriche se menacent pour nous tromper, & puis s'accordent

pour nous trahir ; quand , de toute part , le despotisme arme l'esclavage contre notre liberté ; quand.....

LE B. H. Continuez donc , mon cher frere ; je me ferois un scrupule de troubler votre sainte ivresse , & même de rassurer la terreur qui vous inspire de si belles choses , & qui vous fait passer les nations en revue , comme dans un poëme épique. Voici cependant de quoi vous rassurer : apprenez qu'il n'y a pas un régiment espagnol en mouvement ; point d'augmentation en Piémont , ni en Savoie , & les déplacemens de troupes n'y sont relatifs qu'à la police intérieure. L'armée des cercles n'est pas même sur pied. Les affaires de Liege , du Brabant ne nous regarderont qu'autant que nous voudrons nous en mêler. L'armement de l'Angleterre continuera jusqu'à la ratification du traité , parce que l'Angleterre a reconnu qu'on ne pouvoit tirer un bon parti de son adversaire , que lorsqu'on peut lui en faire un mauvais. Si elle s'arrange avec l'Espagne , si les rois de Hongrie & de Prusse s'arrangent ensemble , si même le roi de Suede profitoit de son plus beau moment pour s'arranger avec la Russie , laissons-les faire ; & , comme dit la chanson , ne dérangeons pas le monde ; au contraire , tâchons de nous arranger nous-mêmes avec nos plus grands ennemis.

LE B. C. Avec qui donc ?

LE B. H. Avec nous-mêmes. Pensons que si nous sommes unis , nous pouvons braver l'Europe ; que si nous sommes désunis , nous devons craindre jusqu'à Saint-Marin.

LE B. C. Tout cela est bel & bon. Toujours est-il vrai que les précautions sont plus sûres que la confiance.

LE B. H. Eh bien , quelles sont vos précautions ?

LE B. C. Toujours les mêmes , morbleu ; toujours les mêmes.

LE B. H. Dites toujours.

LE B. C. Un comité des recherches morbleu , deux comités des recherches , trois comités des recherches. Il n'y a que cela pour la tranquillité.

LE B. H. En effet , s'ils ne la faisoient pas goûter , au moins ils la feroient désirer.

LE B. C. Dites-moi si ce n'est point-là un véritable bouclier pour la liberté qu'on attaque de toutes parts ?

LE B. H. Oui , un bouclier qui la cache tout entière.

LE B. C. Un comité des recherches peut devenir le salut de la France , s'il est bien composé.

LE B. H. Je vous répondrai , comme les Athéniens à Philippe , si.....

LE B. C. Composez-le comme vous voudrez ;
vous n'empêcherez pas qu'il ne soit la terreur des
mauvais citoyens.

LE B. H. Et des bons.

LE B. C. Savez-vous , moi , comment je re-
garde un comité des recherches ? Je le regarde
comme l'œil de la nation.

LE B. H. C'est l'œil du basilic.

LE B. C. Et qui plus est , un œil qui voit
tout.

LE B. H. Au moins.

.





